

CHAPITRE I

Rouen, octobre 1978

Assise sur un banc du square Verdrel, Lise enfonçait ses grandes bottes de cuir beige dans les feuilles mortes jonchant le sol. Elle s’amusait à les frapper du bout des pieds, les faisant s’élever çà et là. Lorsque le temps était clément, elle se rendait chaque après-midi dans ce jardin public et s’adonnait à la lecture ou au tricot. L’automne était sa saison préférée. Si, par chance, le soleil se faufilait entre les branches des arbres, elle pouvait rester sur place même sans ouvrage, deux heures durant. Elle se contentait alors d’observer les couleurs chaudes et variées dont la nature aimait se parer à cette époque de l’année. Lise appréciait la lumière douce du mois d’octobre, ce calme si reposant et le silence alentour entrecoupé par les seuls chants mélodieux des moineaux et des merles. Elle aimait voir le soleil qui déclinait à l’horizon, raccourcissant les journées. Lise rentrait chez elle juste avant la sortie des classes, trop bruyante à son goût. Des travailleurs quittant leur usine empruntaient souvent les allées du parc et elle évitait de les croiser pour la même raison. Se fondre trop vite dans la foule lui aurait donné la sensation de gâcher le

précédent sentiment de plénitude qui l'avait envahie. Ces instants privilégiés de paisible contemplation étaient nécessaires à son équilibre. Sa personnalité simple et tranquille s'accordait parfaitement avec ses états d'âme, qu'elle préférait garder secrets.

Elle s'exprimait peu, ne ressassait jamais le passé et ne songeait guère à ce qui pourrait l'atteindre dans l'avenir. Il lui paraissait plus aisé de se laisser porter par la vie, d'en découvrir ce qu'elle lui réservait, au fur et à mesure que passaient les années. Cette philosophie lui évitait toutes les inquiétudes dont pâtaient habituellement ses semblables et les terribles insomnies tant redoutées, dont souffraient la plupart d'entre eux. Surtout si ces derniers étaient tenus de se lever aux aurores.

À cinquante ans, Lise n'avait jamais exercé la profession à laquelle elle s'était destinée dans sa jeunesse. Chaque matin, elle se réveillait bien après le départ de son époux, un chauffeur de taxi indépendant qui avait réglé un mois plus tôt à leur banquier la dernière échéance de sa Mercedes.

À dix-sept ans, Lise Mallet avait caressé le rêve d'ouvrir son propre salon de coiffure, une fois la guerre achevée. Elle avait suivi une formation à Rouen, chez une excellente coiffeuse proche de la retraite. Cette femme lui avait proposé de reprendre son fonds de commerce en location, jusqu'à ce que Lise obtînt un prêt, l'autorisant à en devenir l'acquéreur. Hélas, après son mariage avec Josselin Verdier, celui-ci lui avait réclamé une présence constante, refusant de la voir travailler à l'extérieur. Comme elle avait accepté d'épouser Josselin, et qu'il lui en avait fait la demande, elle avait aussitôt renoncé à son projet. Elle s'était persuadée alors qu'il l'aimait infiniment plus qu'elle lui était attachée. Par ailleurs, il lui avait semblé qu'un seul conjoint amoureux suffisait

amplement à rendre un couple heureux. Elle se savait capable de fidélité, de dévouement et d'affection pour un mari, sans frustration ni remords, une fois engagée dans la relation. De plus, elle désirait avoir des enfants. Au moins deux, avait-elle envisagé. Lui ne s'y était pas opposé, pourvu que sa femme accomplisse son rôle d'épouse et de mère en demeurant au foyer.

Lise avait une apparence en concordance avec son caractère. On ne la remarquait pas particulièrement. Des cheveux longs auburn, parsemés de quelques mèches grises, encadraient son visage. Ce dernier était à demi caché par une grosse paire de lunettes à monture noire, de laquelle émergeait un regard brun et franc. Ses formes, bien qu'harmonieuses, accusaient quelques kilos en trop, camouflés toutefois par sa taille élevée. Elle s'habillait avec des vêtements amples, refusant de porter les robes exigées par la mode. Celle des minijupes n'était plus d'actualité et depuis dix ans, la hauteur recherchée voulait que le tissu s'arrête au niveau du genou, voire à peine au-dessous. Or, celles que Lise enfilait dépassaient largement le mollet. Durant les années 60, bien trop complexée pour s'y risquer, elle n'avait jamais porté de robes courtes. Son alliance restait son unique bijou et elle ne se parfumait pas. Josselin lui était reconnaissant de cette absence de coquetterie qui évitait d'empiéter sur le maigre budget du ménage.

Le couple avait fêté son vingt-huitième anniversaire de mariage. Mais dix mois après leur union, Lise avait fait deux découvertes peu réjouissantes. La première était qu'elle souffrait de stérilité et elle avait dû se faire à l'idée qu'elle n'aurait jamais d'enfant. La seconde, tout aussi désolante, était que Josselin la trompait. Ses conquêtes, de rapides aventures ou des liaisons, pouvaient perdurer plusieurs semaines d'affilée. Lise avait toléré cette infidélité parce qu'elle n'avait pu se

résoudre à divorcer pour un tel fait. Elle avait trouvé plus raisonnable de fermer les yeux, dès lors que cela ne changeait rien d'important à son quotidien.

En principe, Josselin rentrait tous les soirs à l'heure. S'il repartait la nuit complète, avec l'excuse de travailler pour satisfaire sa clientèle noctambule, le lendemain, il était de nouveau à la maison. Il était occupé sept jours sur sept, mais il restait aux côtés de son épouse les dimanches après-midi. Ce jour-là, ils se rendaient ensemble dans un cinéma de quartier. L'été, le couple partait quinze jours en août, mais n'allait pas plus loin que le bord de Seine au sud de Rouen, près du Pont-de-l'Arche. Ils possédaient là-bas une caravane, parquée depuis des années dans le même camping municipal.

Rouen, chef-lieu de la Seine-Maritime, était leur ville natale et tous deux demeuraient très liés à cette vieille cité, au prestigieux passé. Elle était célèbre notamment pour ses nombreux monuments, dont une quantité d'églises impressionnante, ainsi que pour sa magnifique cathédrale Notre-Dame, datant des XII^e et XVI^e siècles. C'était également un port fluvial de la Seine, complémentaire de celui du Havre, qui importait du bois, des fruits exotiques ou encore des produits minéraux, exportant ceux dérivés du pétrole. Cet intérêt pour Rouen permettait au couple d'avoir un semblant de connivence, lorsqu'une discussion s'orientait sur leurs souvenirs d'enfance dans l'agglomération.

Alors qu'elle faisait les commissions, Lise avait aperçu Josselin une ou deux fois au bras d'une inconnue. Elle ne l'avait pas interrogé à ce sujet et avait résolument pris le parti de n'en rien dire, quoi qu'il arrive. Cependant, ce mari trompeur avait baissé dans son estime. Au fil du temps, elle n'avait pu s'empêcher de le repousser sous un prétexte quelconque les nuits où il ne découchait pas.

Depuis dix ans, Josselin s'était résigné et occupait la chambre d'amis, qui n'avait jamais servi. Puisque Lise refusait d'accomplir son devoir conjugal, il la tenait pour responsable de son abandon répété du domicile lorsqu'il dormait au-dehors. Lise ne s'en était jamais plainte. Elle supportait de bonne grâce la décision de son mari, ce qui, au fond, l'arrangeait plutôt. Même si ce dernier sentait vaguement que Lise savait la vérité, aucun des deux n'avait tenté d'échanger le moindre mot sur ses agissements. Cette absence de confidences, devenue un accord tacite entre eux, les aidait sans doute à cohabiter sans heurts.

Josselin n'était ni communicatif ni démonstratif, mais si on le contrariait, il pouvait prendre de brusques colères, ce que Lise s'appliquait à éviter. Le couple donnait ainsi l'apparence d'une entente parfaite. Dans l'immeuble, aucun voisin n'avait eu le moindre écho d'une altercation entre eux. L'agressivité dont Josselin avait fait preuve avant son mariage était consécutive à sa jeunesse, passée dans un établissement de l'Assistance publique. Il avait été accueilli autrefois par différentes familles, qui n'avaient pas souhaité l'adopter définitivement à cause de ses emportements violents.

Devenu adulte, Josselin avait travaillé sur le port presque toute son existence, déchargeant les lourdes caisses des navires, au point de s'abîmer une ou deux vertèbres. Mais depuis trois ans, il s'était reconverti et installé à son compte. À cinquante-deux ans, son nouveau métier lui convenait totalement. Il ne faisait que de brèves rencontres, ce qui lui évitait d'avoir des rapports conflictuels avec les gens s'il les avait côtoyés trop longtemps. Il n'avait pas de famille et aucun ami. C'était aussi le cas de Lise, dont les parents très âgés avaient quitté ce monde quinze ans plus tôt. Ce point commun crucial était à l'origine de l'accord relatif du couple.

Paradoxalement, le côté peu sociable de Josselin n'entravait pas son contact avec la clientèle. Ce défaut lui procurait même de l'ascendant sur la gent féminine qui le trouvait mystérieux, donc séduisant, ce qui offrait l'avantage d'intéresser une partie des dames montant dans son taxi. Des femmes seules bien souvent, qui voyaient en lui quelqu'un de disponible, sachant sans les mots proposer ce qu'elles espéraient secrètement. Il plaisait indifféremment aux plus jeunes comme à celles d'âge mûr et toutes le trouvaient rassurant. Ses tempes grises, son regard de même couleur, sa stature imposante et virile les charmaient.

Si, sans arrière-pensées, Josselin usait parfois d'une œillade sympathique dans son rétroviseur, ce signe était aussitôt jugé comme évocateur par la passagère. Cette dernière croyait alors déceler chez lui un véritable potentiel érotique. Quoique sans fondement, cette impression nourrissait les fantasmes de la fille. Quelques-unes d'ailleurs n'hésitaient pas à lui glisser leur numéro de téléphone au moment de régler la course, ce qui arrangeait l'intéressé qui ne comprenait rien à leur motivation et se croyait irrésistible. Il appréciait le fait de n'avoir rien à faire de particulier pour gagner leur confiance et obtenir un rendez-vous, sinon de composer sur le cadran d'une cabine publique les chiffres qu'elles lui avaient fournis.

Josselin regrettait de n'être jamais parvenu à déclencher un désir identique chez Lise. Il lui arrivait de se poser la question sur les sentiments qu'elle lui portait. Il éprouvait à son égard une réelle affection, assez proche de celle d'un fils pour sa mère. S'il recherchait amour et reconnaissance chez d'autres femmes que la sienne, c'était beaucoup aussi par manque de confiance en lui. Malgré de profonds remords quand il revoyait Lise, il se contentait du semblant de tendresse que lui procuraient ses partenaires du moment. Mais le cœur n'y était

pas et c'était là une dépendance dont il ne parvenait plus à se défaire. Il avait bien réalisé qu'il ne pourrait plus rattraper ses écarts de conduite, qu'à présent, Lise ne lui reviendrait pas. Il en était désolé et meurtri, car il avait besoin d'elle. Lise représentait l'image idéale de cette maman inconnue qui lui avait affreusement manqué, étant petit. Il trouvait sécurisant de la retrouver chaque soir, dans la chaleur du foyer, son repas déjà prêt sur la table. Les phrases banales qu'ils échangeaient rapidement sur le temps ou le court récit de leur journée comblaient en partie son éternelle sensation de vide intérieur.

La mère de Lise l'avait mise au monde malgré une stérilité apparemment avérée, découverte assez tôt par son médecin. Si bien que ce dernier avait considéré cet accouchement comme un prodige. Il était vraisemblable que Lise avait hérité de ce même handicap. Sa naissance arrivée tardivement avait été une formidable surprise pour Norbert et Joséphine Mallet. Lise, qui n'avait pu connaître la joie d'appartenir à une fratrie, avait vécu une enfance solitaire, élevée par des parents ouvriers, peu présents. Ce passé lointain avait probablement engendré son futur tempérament d'adulte, un peu timide, introverti et soumis.